

Maxime Barkowski

L'Assemblée — Créer aujourd'hui

Invités :

Quatre artistes de la relève

Adrien BELUGOU — *acteur.*

Louis-Jean DECAZES — *étudiant en Film Production à Concordia et cinéaste.*

Laura LUBIN — *photographe et cinéaste.*

Johann FANIEL — *étudiant en Scénario et création littéraire à l'Université de Montréal et chroniqueur.*

Une « assemblart » relue et commentée avec mon père, Philippe Poignand, directeur de production et régisseur à la télévision et au cinéma.

ADRIEN. — J crois que le plus difficile en tant qu'acteur, c'est au niveau de *l'identité* de l'acteur. *Quand est-ce* que t'es vraiment un acteur ? Hum... Est-ce que si t'as fait de la figuration tous les jours sur *30 Vies* pendant cinq ans t'es considéré comme un acteur ? Ou est-ce qu'il faut absolument que tu décroches un premier rôle dans une série ou dans un film... avant d'être un acteur ? Ou admettons, si tu as été populaire pendant un moment, pis après t'as rien décroché depuis cinq, dix ans, est-ce que t'es encore un acteur ? T'sé, ça je trouve, c'est très difficile... Surtout que c'est un milieu tellement incertain. Tu passes une audition. T'as aucune nouvelle. Tu passes une audition. T'as aucune nouvelle. Tu passes une audition... OUH ! tu décroches. OK, c'est une pub, c'est super, c'est génial, c'est ça qui t'a fait le plus d'argent, t'sé, c'est ça qui te fait... Souvent les acteurs c'est de ça qui vivent, là. Mais... mais *toi-même*, est-ce que tu te sens bien après, là-bas ? T'sé, c'est pas... t'es pas le prochain Jack Nicholson, t'es pas en train de faire un film extraordinaire, t'as payé ton loyer pendant quelques... admettons deux, trois mois, mais... mais après, t'sé...

LAURA. — C'est par-rapport à ton identité, ça dépend c'est quoi tes...

ADRIEN. — Parce que tu peux pas... En tout cas, ça va être très difficile de décrocher quoi que ce soit qui va vraiment lancer ta carrière, euh... si tu restes dans, mettons, dans les films

indépendants, ou les courts-métrages. Afin de te faire connaître, il faut absolument que tu fasses des liens. Donc c'est pour ça que les études c'est super pour ça. Mais il faut absolument que tu fasses des liens dans le milieu. Hum... donc des fois, avoir une publicité, rencontrer des réalisateurs, t'sé, y se connaissent tous, la directrice de casting... ça peut être très, très bon pour toi. Pis tu sais pas si c'est ça qui va faire qu'après tu vas décrocher le premier rôle dans une série, pis... un film, pis après ça y est, c'est parti, t'sé... Mais... c'est tellement incertain. C'est tellement... c'est difficile à vivre, OK ?

LAURA. — Ou bedon, t'sais, c'est comme ça pour tous les artistes, t'sais... J'pense que tout le monde veut avoir le succès *right away*, genre maintenant... Pis le monde se rend compte que dans l'fond t'es vraiment poche, parce que t'as rien... t'sé t'as même pas développé qui t'étais en tant qu'artiste et tout. Si tu prends l'temps de... d'attendre le processus, pis de te développer, de te perfectionner, ben le monde va vouloir... ben... t'sais ce que j'espère ? C'est que l'monde, t'sé... peu importe ce que tu fais, *at some point* ils vont juste réaliser la valeur que t'as. Pis c'est là que tu vas t'faire connaître. **C'est plein de variantes qui vont faire que, genre... It depends, si c'est une question d'argent pis de reconnaissance honnêtement, là...**

ADRIEN, *rire*. — Ouais...

Cette assemblée était officiellement une « *conversation autour des enjeux et des défis de la création artistique contemporaine* ». Je n'ai pas tenté de contrôler ni d'orienter d'une quelconque façon la conversation. Elle a ainsi naturellement débouché sur cette interrogation d'Adrien. Quand peut-on en effet se considérer comme un acteur, et, de manière plus générale, comme un artiste ? Ce questionnement emmène d'emblée la discussion à un point plus vaste, plus *essentiel* — pour ne pas dire *essentialiste* — de mon objectif initial, qui était de faire une modeste assemblée, une « *assemblart* » en quelque sorte, sur les questionnements de jeunes artistes de la relève. Mais Adrien relève ainsi un point crucial, celui du *choix*, du choix de contrat, du choix de carrière, etc...

Mon père, dont l'expérience du milieu permet d'avoir un point de vue très riche sur les fragments de conversations de ces créateurs en herbe, relève cette une phrase de Laura que je mets en gras. C'est, pour lui, toute l'interrogation de l'artiste. « Dans sa phrase bizarre, il y a quelque chose d'intéressant », relève-t-il : que cherche-t-on en tant qu'artiste, l'argent, la reconnaissance, le plaisir... ? « J'aime bien, fait-il à propos de cette phrase. C'est de la poésie, presque. Je la mettrais en exergue ». Je ne l'ai pas mise en exergue, mais je peux être d'accord avec lui : quelque part, c'est elle qui dit les choses le mieux.

JOHANN. — Ben on est obligés de...

LAURA. — Commercialiser...

JOHANN. — De collaborer avec ça...

« Ah ! Ça c'est intéressant », s'exclame mon père tout de suite après en tombant sur ce mot, « collaborer ». Il lui revient une anecdote de tournage. Celui de ce comédien « extraordinaire », dont il a une fois de plus oublié le nom, « ce mec qui a pris la pub comme un exercice ». Le principe était simple, arriver et présenter un plat à la caméra (« des gâteaux ou des nuggets, je sais plus »). Il en a fait quarante-deux versions, toutes différentes. « Il a pris le bon côté des choses, il s'en est servi pour travailler sa technique... Il m'a bluffé, le mec. » Selon lui, cet acteur a su tirer la quintessence de sa situation. Il a pris cette situation, pouvant être considérée comme dégradante pour un artiste, comme un exercice, une occasion de travailler son métier. A-t-il « collaboré » ? Peut-être bien. Mais il a aussi sûrement sublimé le moment.

JOHANN, à *Adrien*. — Tantôt tu parlais du fait que... genre t'étais content quand tu recevais une pub, mais en même temps... Quand tu reçois une pub, faut vendre ton image, pour vendre des produits, j'veux dire... Tu deviens un... un produit secondaire par rapport à un... un tout collectif plus grand, mais qui a uniquement pour objectif de vendre. Pis j'peux comprendre que pour toi... oui t'es content, pis en même temps t'as le malaise de dire...

ADRIEN. — Ouais.

JOHANN. — Genre, pis moi... en tant que... genre... comédien ? En tant qu'acteur, genre. J'suis où ?

LAURA. — Pis en plus tu risques juste de... mettre ton image dans un seul, *like*... moule, tsé, avec le fait de juste faire d'la comédie et tout... C'est comme ça que le monde vont t'voir.

ADRIEN. — Tout à fait.

LAURA. — Pis... pis après t'as beaucoup d'acteurs qui restent dans ce même moule-là pendant des années et des années.

ADRIEN. — Les émissions jeunesse c'est un bon point là-dedans... C'est super bon pour la carrière, on les voit partout, admettons, ils sont très populaires, ils sont connus par les jeunes, tout ça. Mais après tu vieillis, pis après ton casting change, pis après... Pis après on t'oublie. Pis là c'est l'angoisse totale.

JOHANN. — C'est le danger d'avoir un rôle très fort, dans une carrière où est-ce que t'as pas eu de rôle très fort avant, c'est de rester pris dans ce rôle-là, pis les autres te...

LOUIS-JEAN. — Le succès, c'est... c'est même tellement dû... au hasard (*rires d'Adrien*), ou à un enchaînement de choses (*rires de Laura*), à la chance, ou à quelque chose qui va faire que... ben si ça s'trouve tu vas jouer dans telle pub, et... *un* cinéaste va t'remarquer, va dire « ah, j'aimerais bien t'proposer un rôle dans un long-métrage » (*rires de Laura et d'Adrien*). Et là ce long-métrage-là va vraiment te... va vraiment te faire éclore, mais genre... Au final, t'sais, je sais même pas si c'est tellement, euh... les gens les plus talentueux qui vont vraiment le plus loin, ou si c'est genre la personne qui a joué dans *tel truc* au *bon moment*...

ADRIEN. — Ouais exactement.

LOUIS-JEAN. — Au *bon endroit*...

ADRIEN. — Mmm-hmm.

LOUIS-JEAN. — Et qui va faire qu'après, euh... euh, ouais, les étoiles vont s'aligner, quoi, mais...

ADRIEN. — Juste une rencontre comme ça dans la rue va faire que, euh... Ou au travail (*rires*) *que tu détestes*.

LOUIS-JEAN. — Ouais.

(*Tous rient*).

ADRIEN. — Tu peux après, genre... quitter ton travail *grâce* à cette rencontre-là, puis, euh...

LAURA. — Mais moi c'est ça que j'ai réalisé depuis que j'suis en année sabbatique. T'sé c'est genre... T'sé tout le monde va à l'école pis espèrent faire des contacts, parce qu'y sont dans un milieu où ce qu'y a des artistes et tout, mais genre, vous êtes toutes dans l'même bateau, genre, tout le monde cherche des contacts...

LOUIS-JEAN. — Ouais...

LAURA. — C'est quand j'suis à l'extérieur, c'est quand tu te mets à l'extérieur pis que tu présentes qui t'es comme identité, pis que tu montres ta valeur. Hum... t'sé oui, tu peux faire une pub de... de j'sais pas quoi, là... *huggies*, ou *whatever* (*rires d'Adrien*), ou genre des couches pour bébé, mais genre, t'sé si t'y crois, là, genre (*rires*), t'sé, j'veux dire, le monde vont voir j'pense... ben j'espère. Euh... tu vas juste laisser une marque sur les gens, pis... C'est ça qui compte, là, c'est... Pis t'sé, les p'tits détails comme ça, là.

ADRIEN. — Y a un acteur que j'connais très, très bien, mais que toi aussi tu connais, Max,

c'est Alexandre Pronovost. Il a commencé y a, mmm... un an, maintenant, à faire... à rentrer dans l'agence, pis à commencer à passer des auditions, tout ça. Gars incroyablement sympathique, OK ? Partout où il va il met le sourire sur la face des gens. Y a décroché une pub, après y a décroché quinze pubs en une année... Maintenant il peut s'acheter une maison, euh... il a son enfant, tout ça. T'sé c'est...

LOUIS-JEAN. — Ah ouais...

ADRIEN. — C'est extraordinaire comme... quand même, t'sé...

LAURA. — Ouais...

ADRIEN. — C'est l'fun pour lui. Est-ce que c'est exactement ce qu'y veut être ? Comme acteur ? Je sais pas. J'pense pas non plus. Mais par contre, c'est quand même génial de pouvoir faire c'que t'aimes pendant... Tu viens juste de commencer, pis juste à cause de ta personnalité... C'que tu laisses... ben, euh... la manière que tu te présentes, justement, ben tu... tu peux en vivre, t'sé, c'est... c'est extraordinaire.

LOUIS-JEAN. — Parce que toi... toi du coup tu veux être un acteur de... de cinéma ?

ADRIEN. — Oui !... Parce qu'y a vraiment une prétention entre la télévision pis l'cinéma, mais... mais la télévision aussi, j'aimerais ça.

JOHANN. — Genre des séries télévisées ?

ADRIEN. — Ouais, ouais, tout à fait. Tout à fait. Ouais.

L'urgence de créer, de jouer. Crée-t-on librement quand on crée pour vendre ? Est-ce dénaturer son oeuvre ? Et en même temps, l'Histoire, comme me le rappelle mon père qui en est féru, est pleine de ces chefs-d'oeuvre de « commande » : *La Joconde* de Léonard de Vinci et le plafond de la chapelle de Sixtine de Michel-Ange pour ne parler que de ces rivaux italiens. « Créer selon la contrainte, *peu importe la contrainte*, peut être source de productivité artistique. Cet impératif déclenche la créativité, le sentiment de panique qui fait accoucher de l'idée géniale ». Et en effet, tant que je reste dans le confort, suis-je poussé à créer ? Peut-être aussi. Après tout, si Fiodor Dostoïevski fut *poussé* à écrire très vite sa nouvelle *Le Joueur*, si Mozart fut *poussé* à faire certains opéras, Sergeï Eisenstein *poussé* à faire des films sur la révolution russe et le Tsar Ivan le Terrible, d'autres artistes, plus bourgeois, plus confortables, moins pressés, n'ont pas pour autant fait des oeuvres mineures, il suffit de penser à Marcel Proust, à Charles Baudelaire ou à Anton Tchekhov. Il n'y a pas d'école.

LAURA. — Ben en tout cas, pour retourner au point qu'tu disais... c'est intéressant... avec le

stress que ça amène d'être un artiste, t'sé justement, comme, *like*, quand t'as pas d'argent et tout, t'sé faut que, genre... tu surviennes à tes besoin t'sé, pis...

ADRIEN. — Ouais... tout-à-fait.

JOHANN. — Mm-hmm.

LAURA. — C'est intéressant de voir aussi comment ça, ça affecte ta créativité. Moi justement... *I have too much stress que genre, I stop creating, sorry but I just can't*, pis genre, *I have to deal with my own shit before...* comme... *like*, t'sé genre, le... la détente de genre me mettre vraiment dans mon truc, là.

ADRIEN. — Mais, y a... Une chose est vraie aussi, c'est que... quand on veut créer, quand y *faut* créer, eum... on... on peut pas attendre l'atmosphère... On peut pas attendre la... l'inspiration... Y va jamais rien arriver.

JOHANN. — Faut la provoquer.

ADRIEN. — Faut absolument...

JOHANN. — T'sé, j'pense... On a tous des... des tempéraments différents, ça détermine comment on agit. Comme... comme moi, je sais que j't'un artiste qui est révolutionnaire, pas dans l'sens de « j'veux changer le monde », mais dans l'sens que... quand j'ai un mur devant moi, c'est le moment où je deviens créatif. Quand un prof me fait chier, me dit que j'écris d'la... Que j'écris quelque chose de pas bon, j'vas faire « OK, c'est good »... Pis c'est à ce moment-là que j'ai de l'inspiration, mais comme *à fond*, j'veux dire...

ADRIEN. — Intéressant ça, ouais.

JOHANN. — J'ai p'us d'limite. Mais genre, j'pense que si on trouve le... l'endroit où est-ce que nous, on est... Qu'est-ce qui nous motive à créer en fait... C'est de se mettre dans ce *mood* créatif qui nous appartient.

LOUIS-JEAN. — Ouais.

JOHANN. — J'veux dire, pourquoi on écrit ? Pourquoi on joue ? Pourquoi on... on scénarise, pourquoi on tourne, pourquoi on réalise ?

LOUIS-JEAN. — Ouais pourquoi on...

JOHANN. — T'sé, c'est quoi que tu veux... Qu'est-ce que tu veux faire ultimement derrière ça ?

LOUIS-JEAN. — Ouais.

JOHANN. — C'est p'têt en se posant cette question-là qu'on arrive à...

ADRIEN. — Mais la seule réponse, là, la *seule* réponse à ça... c'est le plaisir de l'faire.

JOHANN. — Y a ça... mais y aut' chose aussi.

ADRIEN. — Mmm...

LOUIS-JEAN. — Savoir pourquoi on le fait.

JOHANN. — Ouais (*Laura acquiesce*).

LOUIS-JEAN. — Ouais...

ADRIEN. — Hum... moi j'pense pas qu'y faut aller trop loin avec ça.

LAURA. — T'as pas toujours d'plaisir à créer, man.

JOHANN. — C'est *rough*, créer.

LOUIS-JEAN. — Ouais, ouais, ouais.

LAURA. — Genre mon corps y tremble (*rires de Louis-Jean*), j'suis comme « oh my God ! » (*rires d'Adrien*).

ADRIEN. — Ouais, ouais...

LAURA. — T'as une satisfaction à la fin, ça c'est sûr. Tu viens juste de, comme, *create something*.

LOUIS-JEAN. — Mmm-hmm.

JOHANN. — T'sé admettons que...

LAURA. — T'sé le processus, y a rien de plus dur.

LOUIS-JEAN. — Ouais.

JOHANN. — T'sé admettons que tu t'plonges dans ta rupture amoureuse pour créer quelque chose, là. Yo, *t'as pas d'plaisir*, t'as *zéro* plaisir...

LAURA. — Ah ouais...

JOHANN. — T'es en train d'brailler...

LOUIS-JEAN. — **Mais l'intensité est là donc, euh...**

LAURA. — Mais en même que tu brailles ta vie, t'es quand même satisfait... par le plaisir de le faire, genre.

JOHANN. — Oui, c'est certain.

ADRIEN. — Mais le fait, admettons... OK, ton exemple, là...

JOHANN. — Ouais.

ADRIEN. — T'es en train de vivre une... une rupture, OK... c'est vraiment difficile pour toi...

JOHANN. — Plus maintenant, mais oui (*rires*).

ADRIEN. — Nan mais j' parlais... Mais le fait... Toute cette inspiration là qu' cette douleur t' amène... le fait de l' écrire, ou le fait d' la... d' la jouer, ou de... t' sé, de t' servir de ce bagage émotionnel que t' as, qu' est *difficile*, qui fait mal...

JOHANN. — Mmm-hmm...

ADRIEN. — Ça fait du bien. Ça permet de te...

LAURA. — Complètement.

ADRIEN. — C' est pour le *plaisir* que tu fais ça.

LAURA. — Ça dépend qu' est-ce que t' entends par plaisir, là, c' est sûr...

JOHANN. — Donc dans la création, c' est le relâchement absolu à un certain moment donné. Que t' arrives à un point où est-ce que t' as atteint le truc, où est-ce que tu fais « OK, je lâche... je lâche le produit... Je lâche prise... et ça marche ».

LAURA. — Mmm...

ADRIEN. — Ouais, tout à fait... Mais c' est... parce qu' y a... y a *bonheur*. Derrière ça, y a du... y a du plaisir derrière ça aussi... nan ? J' veux dire le relâchement, c' est...

LAURA. — C' est pas la seule... C' est juste que c' est pas la seule raison pourquoi tu le fais.

ADRIEN. — Non, non.

JOHANN. — T' sais, admettons, tu prends quelqu' un qui écrit...

LAURA. — Mais ça...

JOHANN. — ... pour des raisons politiques.

ADRIEN. — Ouais.

JOHANN. — Est-ce qu' y a du *plaisir* ?

ADRIEN. — Mais j' pense pas... j' sais pas si c' est de *l' art*.

LAURA. — Ah... bah oui !

ADRIEN. — Ben...

LAURA. — Non, j' pense c' est de *l' art*...

LOUIS-JEAN. — Ouais, ouais...

LAURA, à *Louis-Jean*. — C' est de *l' art*, hein ?

LOUIS-JEAN. — Ouais, ouais. Absolument.

ADRIEN. — Ben j' pense...

JOHANN. — J' pense que *l' art révolutionnaire* existe. J' veux dire les...

LOUIS-JEAN. — Ouais.

JOHANN. — Les métros de Moscou, c'est... c'est de l'art. Pourtant, c'est un art révolutionnaire.

ADRIEN. — Mmm, c'est vrai.

Pour Johann, c'est donc quelque part d'une provocation dont il a besoin pour être créatif. D'une *ignition*, d'un contact comme simulation au moteur créatif. C'est un artiste intellectualiste, un artiste du *meaning* : il n'y a pas d'art sans but. Il faut savoir pourquoi l'on crée. Adrien, lui, sait pourquoi il crée, ou plutôt joue : pour le plaisir. Il est quant à lui un artiste hédoniste : il n'y a pas d'art sans plaisir. En cela Laura le rejoint quelque peu, malgré le fait qu'elle ne le laisse pas tant apparaître dans la conversation. Le plaisir ressenti, pour elle, c'est celui du créateur, mais il est censé être partagé au public. « C'est l'éternel débat », lâche mon père : l'artiste doit-il souffrir pour créer ? Il souligne cette phrase de Louis-Jean, discrète, perdue et noyée sous le flot du débat qui s'allume. « Oui mais l'intensité est là »... C'est capital, mine de rien, comme petite remarque. Louis-Jean a transposé, dans un infime instant, le débat sur la dureté et la pénibilité comme essentielle ou non à l'oeuvre, à celui de *l'intensité* d'une création. Est-ce que l'on peut créer dans la légèreté, dans l'innocence ? Ou du moins, dans cette idée de *durée* des oeuvres, de *dureté* des oeuvres, de celles qui marquent plus longuement les générations, de celles que l'on considère comme *majeures*, y a-t-il une intensité particulière, voire supérieure aux autres, qui permet de la situer plus haut dans la hiérarchie artistique ? « On peut imaginer que oui », fait-il simplement. Il évoque ce titre de Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, et il la transpose dans ce questionnement : est-ce que tout ce qui est léger est inconséquent ?

Parenthèse en lien avec l'exemple de la rupture sentimentale : l'art rend-il le malheur plus léger ? Puisse-t-il dans notre souffrance pour la sublimer en une catharsis qui servirait de guérison psychologique, ou du moins d'une manière de la supporter ? Mais d'un autre côté, est-ce que l'artiste n'entretient pas sa souffrance afin de pouvoir créer ? Dans son auto-contemplation du malheur, un artiste qui s'abîmerait (dans tous les sens du terme) dans un cercle, dans la roue du malheur créatif, nous oblige à nous poser le problème de l'oeuf ou de la poule.

La notion de *plaisir* peut quant à elle être divisée en deux catégories, celle de l'hédonisme pulsionnel de l'artiste, de son mouvement impératif, mais aussi celle de la satisfaction du travail bien fait, voire de son impact sur le public. Aussi, ce que tout le monde oublie par ailleurs, selon mon père, c'est le fait que l'art est lui-même technique. À l'exception de la création poétique, voire dans une certaine mesure picturale, il requiert un savoir-faire. « Quand t'es comédien, t'as un cadre, ton art est au service d'une oeuvre... pas forcément la tienne... ainsi quel est ton rapport à l'art, quel artiste tu es ? L'art est-il mineur quand l'artiste est au service d'une oeuvre

extérieure ? ». L'art serait-il donc « mieux » ou « meilleur » lorsqu'il est absolument personnel ? Ainsi le comédien, tout comme le chanteur, en tant qu'interprète, peut-il lui-même se considérer comme un artiste ? C'est notamment l'interrogation du compositeur Jad Orphée Chami, que j'avais aussi initialement invité mais qui, par souci d'horaire, n'a hélas pu être présent. Mais l'écrivain qui écrit sur commande, ou encore le scénariste lié à un producteur ou à un réalisateur, est-il lui aussi un artiste mineur ? « Toute oeuvre d'art, par ailleurs, n'est-elle pas une commande ? De manière extérieure ou, de manière plus philosophique, une commande de l'âme ? », pense enfin mon père. Il y a peut-être une différence essentielle entre les deux, mais la frontière entre l'extérieur et l'intime est pour moi, je pense, inaccessible.

JOHANN. — C'est encore plus évocateur si c'est de l'architecture que si c'est un écrit politique.

ADRIEN. — Moi ça compterait pas... Ça compterait pas comme de l'art, pour moi.

LOUIS-JEAN. — Ah, je... Vous voulez dire un essai, hein ?

JOHANN. — Ça dépend...

LAURA. — **Tout est de l'art, WOW ! (rires)**

ADRIEN. — **Moi j'ai l'impression que quand ça a un but, c'est pas de l'art.**

LOUIS-JEAN. — Mais peut-être que ça dépend de la façon dont c'est écrit... de...

JOHANN, à Adrien. — **Mais tout a un but, sinon on ferait pas de l'art.**

LOUIS-JEAN. — Ouais...

LAURA. — *What...*

ADRIEN. — Non, j'suis... j'suis sincère, genre.

LOUIS-JEAN. — Parce que même quand y a pas vraiment de but au sens *démontrer quelque chose en particulier*, ou avoir une démonstration précise, bah y a quand même un but, c'est de ne pas vraiment en avoir, quoi. Donc, euh... j'pense que même un texte...

LAURA. — Ouh... *(rires des autres)*.

JOHANN. — Nan mais...

LOUIS-JEAN. — T'sais parce que si tu fais un film qui n'a pas de message, ben *tu veux* qu'il n'ait pas vraiment de message, tu vois...

JOHANN. — Exact. Donc du coup c'est politique...

LOUIS-JEAN. — Tu vois juste un... associer des formes, ou faire des trucs comme...

ADRIEN. — Mmm-hmm.

LOUIS-JEAN. — Ça marche aussi, oui.

JOHANN. — Du coup c'est un désir politique. De... de faire de l'art sans sens.

On en arrive à une grande question. Mon père me renvoie à ces dessins accrochés chez ma grand-mère, ceux de l'enfant de trois ans que j'ai été. Il avait alors confié à sa mère ces simples mots : « c'est dingue la créativité qu'il y a là-dedans », celle d'un visage tracé en une spirale ouverte par exemple, celle d'un Pablo Picasso, n'ayons pas peur d'y aller fort, qui disait qu'il lui avait fallu quarante ans pour redevenir l'artiste qu'il était enfant. L'artiste est-il ainsi celui qui travaille jusqu'à l'aboutissement d'une passion et d'une technique, ou celui qui retrouve l'innocence de la spontanéité ? Mais l'enfant fait-il de l'art ? Et même l'adulte qui régresse à l'état d'enfant, par des psychotropes ou une « pureté créative », est-il quand même *vierge* de toute son expérience de vie, consciente ou non, accumulée au fil des années ? Est-ce qu'on rêve ou qu'on hallucine de la même manière à trois ans qu'à quarante ? La création purement spontanée, gratuite, *libre* des traces de notre vie et de son bagage contextuel, semble être une chimère qui s'efface lorsque l'on prend conscience du travail intellectuel, technique, ou seulement stylistique, qui recèle en chaque oeuvre, aussi simple soit-elle en apparence. Picasso, toujours, dit qu'il faut apprendre les règles comme un maître pour pouvoir les briser comme un artiste. Ce que firent, d'une certaines manières, les Surréalistes, les abstraits et les minimalistes en tout genre, en art pictural comme en musique ou ailleurs. Ceux-là qui ont reconstruit ce qu'ils avaient appris sans en perdre la quintessence. Pour l'acteur, c'est celui qui a appris à *ne plus jouer*, ou à le dire autrement, qui a appris à *avoir l'air de ne plus jouer*. Et, en grand adepte de football, mon père ne peut s'empêcher d'évoquer Michel Platini, ce « grand artiste » du ballon rond, celui dont la simplicité géniale lui fait dire : « c'est ça tout le truc ». Ces heures de travail technique, ce besoin constant de jouer, pour au final, une fois sur le terrain, oublier les centaines de séances d'entraînement et sublimer chaque geste. Et tout ça dans un but, aussi varié peut-il être : une victoire, une catharsis personnelle, collective, universelle, un désir impératif, une cause à défendre. C'est tout le sublime d'un ballet, de ce moment formidable lorsqu'on ne ressent plus le travail dans le geste, lorsqu'il n'y a plus ce tremblement de la jambe tendue — cette souffrance apparente de l'apprentissage, de l'artiste en devenir — mais que le membre ne bouge plus, quand la danseuse ou le danseur semble avoir oublié jusqu'à la douleur du travail, qu'il n'y a plus que le plaisir de faire corps, à ce moment-ci, l'artiste est-il enfin accompli ? « J'imagine, poursuit mon père, j'imagine le plaisir de travailler deux cent fois une phrase (*c'est l'artiste au travail*)... tu réécris, retravailles... et tu la trouves... et c'est *juste*, et ça tient en cinq mots (*c'est l'artiste accompli*). C'est Shakespeare qui écrit '*Life... is a tale. Told by an idiot, full of sound and fury. Signifying nothing*'. Et là il se dit « c'est pas mauvais, je crois que j'ai trouvé, je vais garder ».

LOUIS-JEAN. — Mais j’pense... Parce qu’un essai argumentatif, j’imagine que c’est ça. Après si c’est de l’art ou pas, ça dépend peut-être aussi si y a... si y a d’la virtuosité dans l’écriture, si c’est bien écrit, ou si c’est juste un...

ADRIEN. — Absolument.

JOHANN. — Oui...

LOUIS-JEAN. — Ou si c’est juste de l’argumentation, ça dépend...

LAURA. — Qu’est-ce que vous considérez comme étant *pas de l’art*, genre, guys ?

JOHANN. — Ce que le créateur considère pas comme de l’art...

ADRIEN. — Une chaussure, un porte-clé...

LOUIS-JEAN. — Ouais...

LAURA. — Ben t’sé...

ADRIEN. — Euh...

LAURA. — Dans un sens, y a quelqu’un qu’a pensé à ça derrière... J’veux dire, un artiste...

ADRIEN. — Ouais ben... Selon moi c’est de l’artisanat. Pas de l’art.

JOHANN. — Donc tu considères que les artisans peuvent pas faire de l’art ?

ADRIEN. — J’dis pas qu’un artisan peut pas faire de l’art, un artisan peut être artiste. Mais j’dis que le produit qu’y va faire, admettons la chaussure...

JOHANN. — Ouais...

ADRIEN. — Ou l’porte-clé (*petit rire*)... C’est pas... c’est pas de l’art. Parce que ça a pour *but* de porter des clés ou de (*rires de Louis-Jean*)... de marcher avec.

JOHANN. — J’pas d’accord.

LAURA, *bas*. — Parce que c’est utilitaire, c’est pas de l’art ?

ADRIEN. — Pardon ?

LAURA. — Parce que c’est utilitaire, c’est pas de l’art ?

ADRIEN. — **Ben... oui. Oui, j’pense c’est ça, oui.**

Au-delà de la notion débattue de l’utilité de l’art, mon père remarque, à propos d’Adrien : « lui est vraiment à la surface des choses », avant d’ajouter, plus légèrement : « Il doit aimer Vivaldi. » Mais si l’on est obligé de dire que *La Joconde* est une commande, que le plafond de la chapelle de Sixtine est une commande, etc... l’important n’est pas tellement dans le fait qu’une oeuvre soit une commande, l’important, pour mon père, c’est *qui* commande. J’ajoute : *qui* commande *quoi*.

Sous la contrainte, l'artiste crée, se sublime même parfois. Créer dans le cadre imposé exige une dose de génie. Cette tension entre la contrainte de la commande et la volonté de l'artiste est peut-être pour mon père ce qui crée les meilleures oeuvres.

On en revient à la notion d'utilité, soulevée par Adrien. L'art ne serait-il que de l'émotion ? « Je suis assez d'accord avec ça, finalement, quand je réfléchis », glisse-t-il. Mais l'on peut aussi être ému devant une « oeuvre » artisanale parfaite, *superbe*. « Certains artisans peuvent toucher au sublime quand, en plus d'être utiles, ils nous émeuvent ». C'est là qu'il met la frontière : on en revient tout de même à l'émotion. « Donc oui, en fait, l'art c'est l'émotion ». La frontière est poreuse, mais elle est rarement franchie : elle ne laisse passer que le grandiose.

LAURA. — Pis c'est pour ça que moi je suis comme ça... en tant qu'artiste. Moi tout ce que je fais, c'est pour mon public. Ça a jamais été pour moi. C'est sûr qu'en même temps que j'le fais ça m'aide moi, pis ça m'permet de...

ADRIEN. — Mmm-hmm.

LOUIS-JEAN. — Bien sûr, oui.

LAURA. — ... de devenir meilleure praticienne, pis de créer... de, hum... peaufiner ma démarche artistique, pour que j'puisse mieux m'exprimer et tout... Et tout ce que j'fais, en tant qu'artiste...

JOHANN. — C'pour les autres.

LAURA. — C'est pour les autres. Pis... quand j'vois un artiste qui... tout c'qu'y fait, c'est pour lui, en terme de se *valoriser* par-rapport à son égo, par-rapport à juste... *son impact* sur lui-même, c'est là que j'sais qu'y a... c'est un mauvais artiste.

ADRIEN. — J'pense que...

LAURA. — T'sé genre...

ADRIEN. — ... aussi triste que ce soit... j'pense pas que ça en fasse un mauvais artiste.

LAURA. — Hmm ?

JOHANN. — Ah, pff...

LAURA. — Hmm ? t'as dit quoi ?

ADRIEN. — J'pense que... aussi triste que ce soit... que l'égo, y... y soit tellement... *important*, pis qu'on ait besoin d'se valoriser là-dedans, j'pense que c'est aussi la nature humaine, pis j'pense que même cet artiste-là fait... travaille juste pour lui-même, pis c'est juste complètement personnel, pis c'est... c'est pour s'aider à passer par les épreuves... quoi

que ce soit... j'pense pas qu'ça enlève... aucun crédit...

LAURA. — Non...

JOHANN. — Pas d'accord, là tu parles de...

LAURA. — Tu dis ça... c'est complètement différent.

ADRIEN. — Ah, OK.

JOHANN. — Là tu parles de quelqu'un qui essaye de se sauver... pis tu mets ça avec l'idée de l'égo...

LAURA. — Mmm...

JOHANN. — L'égo...

ADRIEN. — Mais c'est ça qu'tu disais, nan ?

JOHANN. — ... c'est quand...

ADRIEN. — On est pas tous en train de se sauver ?

Montréal, mars-avril 2019.

